

**François Rastier**

**ERTIM-INaLCO, CNRS, Paris**

## **Les traditions discursives de la rhétorique**

*Résumé.* — Dans l'histoire des idées, les rapports de la rhétorique et de la linguistique restent complexes et ils le demeurent dans l'espace épistémologique de la linguistique générale aujourd'hui. Cet aide-mémoire se centre sur la linguistique française, mais, après la grammaticalisation progressive de la rhétorique, il ne s'interdit pas de plaider pour une rhétorisation bienvenue de la linguistique.

*Mots clé.* — Linguistique, rhétorique, grammaticalisation, tropes, traditions discursives.

### **1. Une tradition problématique**

Les traditions discursives des discours théoriques sont peu étudiées. Dans un premier lieu, nous évoquerons l'évolution des traditions discursives propres à la discipline rhétorique, distinguée de la grammaire, puis de la linguistique.

Généralement limitée à la phrase, la tradition grammaticale n'a pu concevoir ni l'étendue des textes, ni caractériser leur diversité. La notion de genre prend ainsi sa source dans la rhétorique antique, car l'orateur doit en effet s'adapter à des situations changeantes, qu'il s'agisse des pratiques sociales (éloge, plaidoyer), ou, à l'intérieur de chaque pratique, de chaque cas. Ainsi, le genre du discours oratoire commande son adéquation pratique (voir Cicéron, *Orator*).

Pour les discours oraux comme pour les textes, la rhétorique et la philologie antiques considéraient la textualité de deux manières très différentes puisque les textes écrits font l'objet de critique historique et d'émendations, alors que les orateurs agissent au présent et d'un seul trait. Cependant, malgré la condamnation platonicienne des logographes et des discours écrits d'avance, des orateurs célèbres ont publié leurs œuvres. En outre, qu'ils soient oratoires, littéraires, historiques ou philosophiques, les textes antiques sont jugés en fonction de principes communs : d'une part, leur propriété ou appropriation par rapport à leur objet et à leur objectif ; et d'autre part leur respect général de hiérarchies évaluatives, qui dépendent de la valeur socialement attribuée à leurs objets : par exemple, la théorie des trois styles dans le commentaire de Servius sur Virgile systématise des gradations esthétiques correspondant à des gradations sociales. Jusqu'à la Renaissance, les classifications correspondent ainsi à des hiérarchisations.

Au fil des siècles, la rhétorique, d'abord cantonnée à l'argumentation et à la théorie des indices et des preuves judiciaires (*tekmeria*) devient un art, voire un aboutissement, non seulement politique, mais éthique qui fait de l'orateur un prototype de l'humaniste. Ce propos est illustré par les

humanistes, de Politien (*Les silves*) à Érasme (*Ciceronius*). Il se poursuivra notamment chez les théoriciens jésuites de la rhétorique. Les magistrales analyses de Baltasar Gracián dans son *Agudeza y arte de ingenio* (1648) se distinguent par une théorie de l'énonciation (*ingenio*) qui détaille le passage de l'*inventio* à la *dispositio*, mais surtout décrit des plans de signification s'étendant à des unités textuelles que nous nommerions à présent des *isotopies*. Par ailleurs, la projection de catégories rhétoriques dans les premières herméneutiques réformées, de Chladenius à Schleiermacher, étend la catégorie rhétorique de l'*accomodatío* (comme anticipation de la réception), à la réception elle-même.

Appliquée à se distinguer de la philologie, fondée sur l'écrit, la linguistique historique et comparée s'appuie sur la reconstruction des systèmes phonétiques et morphologiques pour privilégier la grammaire comparée. Elle reste associée aux études qui ont pour une bonne part permis de reconstituer les parentés entre langues, notamment indo-européennes.

Révolutionnant au début du XIX<sup>e</sup> siècle la tradition grammaticale, et rompant avec les grammaires générales spéculatives, la création de la linguistique historique et comparée aurait pu permettre un remembrement de la grammaire, de l'analyse rhétorique appliquée aux textes, et enfin de l'herméneutique — et de fait les questions d'interprétation sont au centre de la première sémantique, celle de Christian Karl Reisig. Il n'en a rien été, en raison sans doute d'une série de restrictions épistémologiques.

## 2. La grande restriction

Selon les époques, la grammaire s'unit à la logique ou se rapproche de la rhétorique. L'enjeu n'est pas seulement scolaire ou académique, car deux problématiques et deux conceptions du langage s'expriment tour à tour dans ces alliances. Celle de la grammaire et de la logique, voisines dans les disciplines scolaires du *trivium*, et qui s'étaient développées ensemble, l'a emporté. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on a vu ainsi la grammaire devenue linguistique s'allier avec la logique plutôt qu'avec la rhétorique ou les disciplines du discours et du texte qui entendent la remplacer.

La rhétorique s'était définie comme un art oratoire, une technique de l'éloquence, la triple éloquence de la Chaire, de la Tribune et du Barreau — oublions ici l'éloquence académique. L'antirhétorisme des Modernes, depuis les Encyclopédistes jusqu'aux linguistes contemporains, l'aura déliée de l'éloquence et d'un même mouvement grammaticalisée et scolarisée. Des cinq parties de la rhétorique, ils n'ont retenu que l'élocution ; de l'élocution, les figures ; et des figures, les tropes. Ces trois restrictions successives correspondent à trois réductions : des pratiques sociales où l'éloquence est en jeu, au discours défini simplement comme dimension supérieure à la phrase ; du discours, à certaines de ses formes ; de ces formes au mot, car les tropes se définissent alors comme des modifications du sens du mot. Enfin, par une quatrième restriction, la rhétorique coupée de l'éloquence a perdu sa dimension orale, et a pu d'autant mieux être annexée à la grammaire, qui, son nom l'indique, a toujours eu partie liée avec l'écrit.

Le *Traité des tropes ou des différents sens* de Dumarsais, premier ouvrage français qui leur soit exclusivement consacré, joua un grand rôle dans ce processus de restriction. La comparaison des traités de Gracián et de Dumarsais autorise un parallèle artificiel mais édifiant, tant par le nombre et la qualité des textes étudiés que par le statut du palier textuel. Dumarsais et la plupart de ses successeurs ont éludé la dimension textuelle où se déploient les tropes et le problème fort délicat de la composition des figures ; en revanche Gracián en traite sous le nom d'acuité (*agudeza*) composée. Il lui consacre le second livre de son traité, où il pose clairement le principe rhétorique

(et herméneutique) de la détermination du local par le global : « Le tout, autant dans la composition physique que dans l'artificieuse, est la part la plus noble et, même si sa perfection repose sur celle des parties, il ajoute à celle des unes et des autres celle qui est essentielle, leur harmonieuse union » (Gracián, 1983, p. 182).

En revanche, Dumarsais subordonnait la rhétorique à la grammaire et c'est pourquoi sans doute il a connu un grand succès à la Révolution<sup>1</sup>. Son abrégé rivalisa ensuite dans les écoles avec les *Figures du discours* de Fontanier jusqu'à ce que la rhétorique disparaisse des programmes. Loin donc de s'opposer à une rhétorique restreinte, ces ouvrages ont participé à sa restriction<sup>2</sup>. Certes, après eux, cette restriction s'est accentuée jusqu'à la caricature, et la rhétorique se réduisit presque au couple étrange métaphore / métonymie, célébré par Jakobson (1963)<sup>3</sup>, puis réifié et naturalisé parmi les « universaux cognitifs », schèmes de l'imagination pure qui structurent l'expérience et l'identité personnelle. La *Rhétorique générale* du Groupe  $\mu$  (1970) rendit justice à la rhétorique, mais elle s'est limitée aux tropes. Il faudra encore quelque temps avant que les travaux d'histoire en cours permettent de mesurer l'étendue de notre ignorance, d'autant plus qu'en France particulièrement l'histoire des idées linguistiques, centrée sur la morphosyntaxe et la philosophie du langage, a accordé peu de place à la rhétorique<sup>4</sup>.

La restriction récente de la rhétorique aux figures puis aux tropes, en la désocialisant, l'a rendue pensable par une linguistique de la langue — et non de l'usage. En la privant de sa dimension discursive et textuelle, elle a permis d'en traiter dans le cadre familier et douillet de la phrase. Ainsi grammaticalisé, le problème des tropes devient tout bonnement une question de sémantique lexicale. Le sort fait à la rhétorique invite en effet à une réflexion sur sa *grammaticalisation*, dans ce qu'elle a de plus acceptable et de mieux connu, les tropes. Depuis Nebrija (1492) et Despautère (1537), ils ont été intégrés à la grammaire. À la grammaticalisation des tropes, on opposera ici une *rhétorisation* de la grammaire et plus généralement de la linguistique.

S'il est bien nécessaire de rhétoriser la linguistique, la simple importation de concepts et de catégories hérités de la rhétorique n'y suffit pas. Au lieu de réduire la rhétorique à ce que la morphosyntaxe peut en tolérer et d'utiliser les tropes comme des catégories descriptives non autrement analysées, il s'agit de développer une sémantique lexicale contextuelle en l'articulant à une sémantique des textes. Dans cette conception morphosémantique (Rastier 2001 et 2006), les tropes sont des moments remarquables des parcours interprétatifs ; les plus discutés correspondent sans doute à des points critiques.

Ils assument alors quatre fonctions générales, selon qu'ils modifient les fonds sémantiques, les formes sémantiques ou les relations entre formes et fonds :

---

<sup>1</sup> Voir aussi Carine Duteil, « Etude doxographique : les traités de Lamy, Dumarsais et Fontanier », *Texte ! Textes et cultures*, vol. XXVII, n°4 et XXVIII, n°1 (2023), en ligne : [http://www.revue-texto.net/docannexe/file/4855/texto\\_duteil\\_etude\\_doxographique\\_les\\_traites\\_de\\_lamy\\_dumarsais\\_et\\_fontanier\\_revuct.pdf](http://www.revue-texto.net/docannexe/file/4855/texto_duteil_etude_doxographique_les_traites_de_lamy_dumarsais_et_fontanier_revuct.pdf)

<sup>2</sup> Rappelons que Dumarsais est en France le premier auteur à avoir traité des figures isolément. Un abîme, et un siècle, 1730-1830, le séparent certes de Fontanier. Rétrospectivement, le premier commence avec autorité un mouvement que l'autre achèvera dans un pédantisme passablement besogneux.

<sup>3</sup> Les inventaires se réduisent sans cesse, des 350 tropes de Henry Peacham (*The Garden of Eloquence*, 1577), aux dix de Lausberg (1960), jusqu'aux quatre de Fraunce (2020 [1588]).

<sup>4</sup> L'antirrhétorisme jacobin reste bien présent, et, dans l'espace francophone, c'est de Belgique qu'est venu le renouveau de la rhétorique, avec Perelman et l'École de Bruxelles pour l'argumentation, et l'École de Liège pour les tropes. Les collègues suisses n'ont pas été en reste avec Morier pour les figures, et Grize pour l'argumentation.

- Rupture de fonds sémantiques et connexion de formes sémantiques (ex. comparaisons, métaphores).
- Rupture ou modification de formes sémantiques : si on les décrit comme des molécules sémiques, ces transformations s'opèrent par addition ou déletion de traits sémantiques (ex. métonymies, synecdoques).
- Modification réciproque de formes sémantiques par allotopies spécifiques (antithèses) ou métathèses sémantiques (ex. l'hypallage).
- Modification des rapports entre formes et fonds : toute transposition d'une forme sur un autre fond modifie cette forme, d'où par exemple les remaniements sémiques induits par les métaphores<sup>5</sup>.

### 3. Des persistances paradoxales

Issue de la sophistique, et par ailleurs des herméneutiques juridique, littéraire et religieuse, la problématique rhétorique / herméneutique conçoit le langage comme le lieu de la vie sociale et des affaires humaines : les affaires de la cité, pour le droit et la politique, mais aussi le lieu de l'histoire culturelle, tradition et innovation, déterminée par la création et l'interprétation des grands textes. Au-delà des effets de mode, le « retour » du rhétorique et l'essor des théories linguistiques de l'interprétation, semblent témoigner d'une évolution générale en faveur d'une conception rhétorique / herméneutique enfin refondée.

Le retour *du* rhétorique dans les études de communication n'est pas une résurrection de la rhétorique en tant que discipline : l'empire rhétorique a été démembré, les conditions et le statut de la parole publique ont été irrémédiablement bouleversés, du *spot* au *tweet*. En outre, les oublis intéressés se sont multipliés, et l'on a décrété la fin de la rhétorique pour mieux se partager ses dépouilles. Voici quelques exemples : Lakoff et Johnson (1980) ont redécouvert voici 50 ans les catachrèses, alors que Ducrot et Anscombe (1983) réinventaient les *topoi*. Les théoriciens du *blending*, Fauconnier et Turner (2002), ont redécouvert certaines formes de la *contaminatio*. Jean-Michel Adam (1990) présenta une théorie des séquences qui reprend celle des figures non-tropes, comme la description. Enfin, en théorisant l'interactivité, on redécouvre à présent les problèmes de l'*accomodatio*. Chaque fois cependant, ces découvertes méritoires s'appuient sur des théories partielles qui ne permettent guère de progresser vers un remembrement nécessaire des sciences du langage. On peut souhaiter qu'elles deviennent plus conscientes de leur histoire, plus critiques sur leurs limites, et participent mieux d'une réflexion sur le statut herméneutique des objets linguistiques.

On sait que jadis la grammaire s'alliait au sein du *trivium* plutôt avec la logique qu'avec la rhétorique. La linguistique, son héritière, hésite à présent entre la cognition et la communication.

(i) Tantôt une alliance avec les recherches cognitives la rapproche d'une psychologie logicisée, car on ne peut traiter de la connaissance sans poser le problème de la vérité. Toutefois, la tradition rhétorique, dans son courant principal, n'a jamais défini ses domaines par rapport à des opérations abstraites de l'esprit humain : elle s'attache aux effets, et non aux causes supposées des formes discursives.

(ii) Tantôt, dans le paradigme de la communication, la linguistique renoue des liens avec la rhétorique, et repose les problèmes de la vraisemblance et de la fiction. Ainsi, la rhétorique retrouve

---

<sup>5</sup> Pour un approfondissement voir au besoin l'auteur 2018a et des exemples, notamment littéraires, 2018b.

une actualité linguistique par son objet, le discours (entendu comme étendue textuelle), comme par son objectif, la persuasion, élargie en *communication*. Le regain d'intérêt pour la rhétorique est l'indice encourageant d'évolutions convergentes vers une sémantique du texte<sup>6</sup>.

#### 4. La pragmatique, héritière naïve ?

Depuis sa disparition officielle dans l'enseignement, notamment en France, la rhétorique a été démembrée, certaines de ses attributions étant reprises par la communication (de la publicité à la propagande politique), y compris pour ce qui concerne l'action (oratoire) comme mise en scène de soi par un éthos. En linguistique, la rhétorique a été remplacée par la pragmatique, mais le remembrement de la tripartition entre syntaxe, sémantique et pragmatique s'impose pour toute linguistique textuelle soucieuse des genres et de pratiques sociales où ils prennent place.

Le mérite de la pragmatique aura été de porter sa réflexion au-delà de la phrase, en quoi encore elle aura été l'héritière de la rhétorique. Après l'effondrement du *trivium* (grammaire / logique / rhétorique), c'est en effet la pragmatique qui l'a remplacée en partie. Nous avons retracé comment la tripartition de Morris entre syntaxe / sémantique / pragmatique reformule à sa manière le *trivium* (cf. Rastier, 1991). Cette substitution révélatrice rappelle, s'il en était besoin, que des problèmes débattus aujourd'hui en pragmatique sont apparus aux origines de la rhétorique. Prenons l'exemple des actes de parole. Protagoras classait déjà les phrases en questions, réponses, commandements et vœux. Les stoïciens, pour qui la rhétorique n'était encore qu'une partie de la logique, distinguaient, parmi les *lekta* complets, les ordres, les interdictions, les doutes, etc. (cf. Sextus Empiricus, *Adversus Mathematicos*, 8.71-73 ; Diogène Laërce, *Vies des Philosophes*, V, 65-68). Il ne s'agit pas là d'un classement syntaxique, car un même énoncé pouvait véhiculer plusieurs de ces actes, si l'on en croit du moins Plutarque : « Ils prétendent que ceux qui formulent une interdiction disent une chose, en interdisent une autre, et en ordonnent une troisième » (*Sur les contradictions des Stoïciens*, 1037 d). Bref, comme Colomb l'Amérique ou Fillmore les cas, Austin a sans doute été le dernier à « découvrir » les actes de langage. Encore n'a-t-il guère rendu compte de leur complexité : sa description des performatifs reste techniquement très en deçà des traités des sacrements produits par la scolastique.

Bien entendu, la pragmatique n'est pas un simple substitut de l'ancienne rhétorique, car elle reprend et déplace sa problématique dans deux de ses domaines majeurs : (i) la théorie des actes de langage traite de phénomènes naguère classés dans les figures non tropes ; (ii) la théorie de l'argumentation traite de l'éloquence, mais déliée de ses genres, d'où des prétentions universalistes voire fondationnelles.

Souvent, la pragmatique tient lieu de sémantique du texte : plusieurs auteurs emploient par exemple des notions comme celles de *pragma-sémantique* ou de *pragmatique textuelle*. Au cours des années 1970, la pragmatique s'est développée en s'opposant à la linguistique restreinte ; mais elle ne pouvait contester sérieusement la tripartition morrissienne qui définissait sa place, aux côtés d'une syntaxe formelle et d'une sémantique vériconditionnelle. Elle a donc simplement respecté la

---

<sup>6</sup> La France a réservé à la Rhétorique un sort tout particulier. On sait que des représentants éminents des Lumières se sont laissés aller à établir l'équation sommaire *rhétorique = latin = jésuites*. Les Idéologues et grammairiens-philosophes à qui nous devons les premières institutions universitaires de la République et de l'Empire auront soin de la restreindre à un appendice de la grammaire ; puis Victor Cousin la bannira des programmes. « Guerre à la Rhétorique et paix à la Syntaxe » (*Contemplations*, I, VII), ce mot d'ordre de Hugo résume assez bien l'opinion de son siècle.

division impartie : à la sémantique vériconditionnelle de définir le sens littéral, à la pragmatique de traiter du sens dérivé et notamment des tropes. La notion de sens littéral est cependant encore plus énigmatique que celle de sens dérivé, et se fonder sur elle conduit une fois encore à définir les tropes comme un écart par rapport à la vérité factuelle que refléterait idéalement le sens littéral<sup>7</sup>. En outre, branche de la sémiotique entendue comme philosophie du langage, la pragmatique a conservé un programme universaliste, et ne se préoccupe donc pas de la spécificité des langues, ni de la spécificité des formes textuelles. Enfin, la philosophie du langage qui inspire la pragmatique a toujours conçu les formes rhétoriques comme des obstacles à la transparence idéale du langage.

Alors que la rhétorique était une technique sémiotique théorisée, un « art », la présenter comme une discipline descriptive serait en donner une vision bien scolaire. Il semble par ailleurs impossible de la ressusciter en tant que discipline appliquée, car le discours public a cédé la place aux médias. Elle ne peut non plus passer pour une science : on ne lui ferait pas justice en négligeant les incohérences de ce legs sans uniformité venu de différentes époques et produit par des théories et des pratiques disparues. Il reste cependant nécessaire de l'étudier, non seulement en elle-même, mais encore pour sauvegarder son noyau rationnel, et rendre compte des phénomènes qu'elle traitait.

## 5. Directions de recherche

L'étude des traditions discursives peut trouver aujourd'hui des instruments dans la linguistique de corpus, dont les méthodes permettent une recherche empirique expérimentale. À condition d'observer des règles philologiques précises dans la constitution de corpus, ces méthodes permettent de décrire des variations diachroniques. Cependant, comme dans toute démarche historique et comparative, la question des variables de comparaison demeure ouverte. Traditionnellement, la linguistique computationnelle a privilégié les critères morphosyntaxiques, en premier lieu les « parties du discours » (*POS, parts of speech*). La lancinante question des unités textuelles est longtemps restée pour l'essentiel tributaire de la problématique logico-grammaticale, qui suppose des unités discrètes à l'image des chaînes de caractères.

Or, l'évolution de la linguistique textuelle a dépassé l'idée que les mots sont organisés en phrases dans une succession uniforme, et conçu la phrase même comme une *période* qui comporte des inégalités qualitatives. A fortiori, le texte se caractérise par de telles inégalités.

Il ne s'agit plus alors seulement de compter des mots, mais d'identifier des formes textuelles et de retracer leurs transformations<sup>8</sup>. En effet, le mot (approximativement la *lexie*) n'a pas une signification éventuellement modifiée par le contexte : elle est constituée par lui (avec diverses forces selon la proximité), si bien que chaque occurrence est un hapax. Pour un modèle connexionniste à apprentissage supervisé, le contexte fait partie de la définition de l'unité. On contourne ainsi un écueil de la lexicométrie, qui traditionnellement mesure les récurrences de chaînes de caractères comme si elles étaient des unités ; or, les formes textuelles non seulement ne

---

<sup>7</sup> Sauf à regagner la philosophie transcendantale (cf. K.O. Apel), la pragmatique reste prise dans la problématique du positivisme logique, qui présidait chez Morris et Carnap à sa définition, et se trouve ainsi conduite à réduire les formes rhétoriques en les plaçant sous la juridiction ultime de jugements de vérité. Quant au sens dérivé, il n'est pas décrit au sein d'une sémantique unifiée, mais rapporté à des théories spéculatives de l'intentionnalité.

<sup>8</sup> Pour une synthèse récente, voir Bénédicte Pincemin, « La textométrie en question », *Le Français moderne*, vol. 88, n°1, 2020, p. 26-43.

se répètent pas strictement (ce ne sont pas des « segments répétés »), mais constituent leur sens dans la série de leurs transformations<sup>9</sup>.

S'il est issu de l'herméneutique antique et de la méthode du rapprochement des passages parallèles qui s'éclairent réciproquement, le concept de *passage* a été réélabore en linguistique textuelle pour répondre à des préoccupations propres, alors même qu'une grandeur comme un passage ne satisfait pas aux réquisits définitoires des grammaires (Rastier 2011 : ch. 2). Cette élaboration souhaite répondre aux problèmes des inégalités qualitatives à tous les paliers d'analyse : entre zones d'une même période, d'un même texte, d'un même corpus.

Comment alors identifier des *passages*, qui ne sont pas nécessairement continus, ni connexes, mais assurent pourtant un rôle majeur dans la genèse du texte, en tant que germes structurels pour d'autres passages, mais aussi dans l'interprétation du texte, où ils assurent, par leur connectivité particulière, un rôle exemplaire ?

Une enquête comparative s'impose, car les « unités » ou grandeurs pertinentes varient sans doute avec les normes de genre, de champ générique et de discours, etc. Par ailleurs, le statut sémiotique de ces unités peut différer selon les stratégies d'écriture et les techniques de manifestation des formes : le discours scientifique privilégie les manifestations compactes, comme les lexicalisations univoques de concepts, quand le discours littéraire abonde en périphrases, descriptions définies et autres manifestations diffuses. On sait de longue date que le même groupement de traits sémantiques ou expressifs, la même molécule sémique ou phémique, peut être diffusée en une isotopie et/ou en une isophonie. Mais leurs manifestations privilégiées, compactes ou diffuses, peuvent varier selon des stratégies qui restent à décrire.

La reconnaissance de formes que permet l'apprentissage profond peut compléter et mettre à l'épreuve les techniques déjà éprouvées, ne serait-ce que parce que de nouvelles techniques permettent de mettre en évidence de nouveaux observables. Ainsi la connectivité entre passages distants est un des facteurs principaux de la textualité. Or une mesure présentée par Vanni et Precioso (2021) combine la convolution puis la déconvolution pour définir un indice de reconnaissance des unités saillantes (*Text Deconvolution Saliency, TDS*) : elle peut non seulement être appliquée à l'identification des réécritures de passages entre des textes de genre comparable au sein d'un même corpus multi-auteurs, mais encore entre sections d'un même texte pour détecter les relations entre passages distants, restées jusqu'à présent, pour l'essentiel, largement intuitives. Ces transformations entre passages sont fondamentales, puisqu'une forme n'est qu'un moment stabilisé dans une série de transformations – ce qui est un principe de base de la morphologie structurale, depuis les travaux de Saussure sur les *Nibelungen*, ceux de Cassirer sur la théorie des groupes de Felix Klein, et bien sûr ceux de Lévi-Strauss en anthropologie.

Enfin, par son principe même, la constitution de corpus permet de tenir compte des rapports entre textes – qui commandent autant leur genèse que leur interprétation. D'une part, on sait que tout texte est un centon, composé de parties que l'on retrouve dans d'autres textes. D'autre part, il tire sa significativité de la comparaison avec ces autres textes<sup>10</sup>. Or l'apprentissage profond permet

---

<sup>9</sup> C'est là un des principes du structuralisme morphologique, qui a explicitement appliqué la théorie géométrique des groupes (issue du programme d'Erlangen présenté par Felix Klein) ; voir F. Rastier, « Sémiosis et métamorphoses », *Semiotica*, 2020, n°234, p. 145–162, et *Faire sens. De la cognition à la culture*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

<sup>10</sup> D'où la nécessité de critères pour la constitution de corpus qui tiennent compte des différences de discours, de genre, etc. Voir Damon Mayaffre et Laurent Vanni « Objectiver l'intertexte ? Emmanuel Macron, deep learning et statistique textuelle », *Actes JADT*, 2020.

de caractériser plus finement les distances entre textes que ne le faisaient les méthodes de classification basées sur les chaînes de caractères, pourvues ou non de balises.

Ainsi l'étude des traditions discursives peut-elle à présent mettre à profit les méthodes de la linguistique de corpus, d'autant mieux que ces méthodes, avec la généralisation de l'apprentissage profond et des réseaux multicouches, permettent de mettre en évidence de nouveaux observables, notamment des chaînes de transformations de passages entre textes.

N.B. Ce texte reprend, avec quelques modifications ultérieures, une section de "Discourse traditions, genres, and rhetoric", in Esme Winter-Froemel, dir., *Manual of Discourse Traditions in Romance*, Berlin, De Gruyter, 2022, pp. 297-315. Les autres parties du même chapitre sont dues à Christophe Gérard, que je remercie pour sa collaboration, ainsi que Esme Winter-Froemel.

## **Bibliographie**

Adam, Jean-Michel, 1992, *Les textes: types et prototypes*, Paris, A. Colin.

Adam, Jean-Michel, 2011, *La linguistique textuelle*, Paris, A. Colin.

Adamzik K., 2004, *Textlinguistik. Eine Einführung*, Tübingen, Niemeyer.

Beauvisage Thomas, 2001, « Exploiter des données morphosyntaxiques pour l'étude statistique des genres. Application au roman policier », *Texte !*, [En ligne], URL : <http://www.revue-texto.net/index.php/docannexe/file/Archives/SdT/docannexe/file/Parutions/Marges/index.php?id=629>

Cicéron, 2008 [46], *L'Orateur. Du meilleur genre d'orateurs*, texte établi et traduit par Albert Yon, Paris, Éditions Guillaume Budé, Paris.

Coseriu Eugenio, 2007 [1980], *Textlinguistik. Eine Einführung*, Tübingen, Narr.

Despautère, Jean, 1537, *Commentarii grammatici*, Paris, Robert Étienne.

Despierrez C. / Krazem M., 2012, *Quand les genres de discours provoquent la grammaire... et réciproquement*, Limoges, Lambert-Lucas.

Ducrot, Oswald et Anscombre, Jean-Claude, 1983, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.

Dumarsais, César Chesneau dit, 1988, *Des tropes ou des différents sens*, éd. Françoise Douay-Soublin, Paris, Flammarion.



Duteil, Carine, 2023, « Etude doxographique : les traités de Lamy, Dumarsais et Fontanier », *Texte ! Textes et cultures*, vol. XXVII, n°4 et XXVIII, n°1 (2023), en ligne :

[http://www.revue-texto.net/docannexe/file/4855/texto\\_duteil\\_etude\\_doxographique\\_\\_les\\_traites\\_de\\_lamy\\_dumarsais\\_et\\_fontanier\\_revuct.pdf](http://www.revue-texto.net/docannexe/file/4855/texto_duteil_etude_doxographique__les_traites_de_lamy_dumarsais_et_fontanier_revuct.pdf)

Fontanier, Pierre, 1968 [1821], *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, (préface de Gérard Genette).

Fraunce, Abraham, 2020 [1588], *The Arcadian Rhetoricke*, edited by Elena Domínguez, Cambridge, Modern Humanities Research Association

Gérard Christophe, 2019, « Linguistique des genres : objet et méthode. Statut culturel des genres et variétés génériques », *Linx* [En ligne], 78.

Gracián, Baltasar, 1983, *Arts et figures de l'esprit*, Paris, Seuil.

Jakobson, Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.

Kabatek, Johannes 2015a, « Genre textuel et traditions discursives », dans C. Gérard, R. Missire (dir.), *E. Coseriu : réceptions contemporaines*, Éditions Lambert-Lucas, Limoges, p. 195-206.

Koch Peter, 1997, « Diskurstraditionen: zu ihrem sprachtheoretischen Status und ihrer Dynamik », in: Barbara Frank/Thomas Haye/Doris Tophinke (edd.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tübingen, Narr, 43–79.

Koch, P., 2015a, « La structure générale du langage et le changement langagier », dans C. Gérard, R. Missire (dir.), *E. Coseriu : réceptions contemporaines*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, p. 95-128.

Koch, P., 2015b, « Disparition lexicale, variétés linguistiques et traditions discursives », dans C. Badiou-Monferran, T. Verjans (éds), *Disparitions. Contributions à l'étude du changement linguistique*, H. Champion, coll. « Linguistique historique », p. 68-88.

Kuon, P., 2015, « Les possibilités et les limites de l'étude structurale des genres », dans C. Gérard, R. Missire (dir.), *E. Coseriu : réceptions contemporaines*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, p. 177-194.

Lakoff, George et Johnson, 2008, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, trad. De *Metaphors we live by*, 1980, par Michel de Fornel, coll. « Propositions », Éditions de Minuit.

Lausberg, Heinrich, 1998, *Handbook of Literary Rhetoric : A Foundation for Literary Study*, éd. par David E. Orton et R. Dean Anderson, Leiden-Boston-Köln, Brill.

Malrieu, A., Rastier, F., 2001, « Genres et variations morphosyntaxiques », *Traitements automatiques du langage*, vol. 42, 2, pp. 548-577. [http://www.revue-texto.net/Inedits/Malrieu\\_Rastier/Malrieu-Rastier\\_Genres.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Malrieu_Rastier/Malrieu-Rastier_Genres.html)

Peacham, Henry (1954) [1593]. *The Garden of Eloquence*. Gainesville, Scholars' Facsimiles & Reprints.

Rastier, François, 1989, *Sens et textualité*, Paris, Larousse (rééd. Limoges, Lambert-Lucas, 2016).

Rastier, François, 1991, *La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique*, coll. *Nouveaux actes sémiotiques*, 9, 54 p.

Rastier, François, 2001, *Arts et sciences du texte*, PUF, Paris.

Rastier François (2006), « Formes sémantiques et textualité », *Langages*, 163(3), p. 99-114.

Rastier, François, 2007, « Conditions d'une linguistique des normes », dans G. Siouffi, A. Steuckardt, *Les linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, Bern, Peter Lang, p. 3-20.

Rastier, François, 2011, *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Champion.

Rastier, François, 2018a, *Faire sens. De la cognition à la culture*, Paris, Classiques Garnier.

Rastier, François, 2018b, *Mondes à l'envers. De Chamfort à Samuel Beckett*, Paris, Classiques Garnier

Tesauro, Emmanuele, 1670, *Il canocchiale aristotelico, o sia Idea dell'arguta et ingegnosa elocuzione che serve a tutta l'Arte oratoria, lapidaria e simbolica esaminata co' principii del divino Aristotele*, Turin, B. Zavatta.

Turner, Mark et Fauconnier, Gilles, 2002, *The Way We Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.

Vanni L., Precioso, F., 2021, « *Deep learning* et description des textes. Architecture méthodologique », in Mayaffre, D. et al., dir., *L'intelligence artificielle des textes. Des algorithmes à l'interprétation*, Paris, Champion, p. 15-72.